



ANDRÉ LE GALL

LE RÔLE NOUVEAU DU PÈRE

LES ÉDITIONS ESF

LE ROLE NOUVEAU DU PÈRE

8° R

78744

OL--7 1 1976-00079

DU MÊME AUTEUR

CARACTÉROLOGIE DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS, Paris, Presses Universitaires de France, 1950; 8^e éd., 50^e mille, 1973 (traduit en italien, espagnol, portugais).

LES INSUCCÈS SCOLAIRES, DIAGNOSTIC ET REDRESSEMENT, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Que sais-je? »), 1955; 6^e éd., 48^e mille, 1973 (traduit en italien, espagnol, portugais, grec, japonais).

L'ANXIÉTÉ ET L'ANGOISSE, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je? », en préparation.

L'ENFANT, Paris, Larousse, 1968 (en collab. avec J. Bijon).

LES MALADES ET LES MÉDICAMENTS, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1969; 2^e éd., 25^e mille, 1975 (en collab. avec René Brun).

PRESENTS PROBLEMS IN THE DEMOCRATIZATION OF SECONDARY AND HIGHER EDUCATION, Unesco, 1973.

LES PROBLÈMES DE DIFFÉRENCIATION DANS LES ENSEIGNEMENTS SECONDAIRES ET SUPÉRIEURS, Unesco, 1973.

LA COMMUNICATION, LA PSYCHOLOGIE DIFFÉRENTIELLE, LA PSYCHO-SOCIOLOGIE, LA CARACTÉROLOGIE, in *Grande encyclopédie de la Psychologie*, Paris, Fernand Nathan, 1973.

PSYCHOLOGIE DE L'ADULTE, in *Univers de la psychologie*, Paris, Éd. Lidis, sous presse.

L'ANALYSE STRUCTURALE DES PERSONNALITÉS, Paris, Presses Universitaires de France, en préparation.

LE ROLE NOUVEAU DU PÈRE

par

ANDRÉ Le GALL

Inspecteur général de l'Instruction publique

Président de la Société Internationale d'Étude de la Personnalité
et du Caractère

TROISIÈME ÉDITION



LES ÉDITIONS ESF

17, rue Viète, PARIS XVII^e

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

REQUIEM POUR PAPA, D. Origlia. Traduction et adaptation du D^r H. Ouillon.

LA PERSONNALITÉ DE L'ENFANT, Roger Mucchielli.

L'ADOLESCENT, D. Origlia et H. Ouillon

LA NOUVELLE ÉDUCATION MORALE, Arlette Bourcier.

COMMENT ILS DEVIENNENT DÉLINQUANTS, Roger Mucchielli.

L'ÉPANOUISSEMENT DE LA PERSONNALITÉ DANS LA FAMILLE ET LA SOCIÉTÉ MODERNES, Michel et Françoise Gauquelin.

LA TÉLÉVISION DANS LA FAMILLE ET LA SOCIÉTÉ MODERNES, Enrique Martinez.

DE L'OBSERVATION DE L'ÉCRITURE A LA COMPRÉHENSION DE LA PERSONNALITÉ, Robert Olivaux.

L'ÉQUILIBRE DU COUPLE, M.-A. et J. Guilhot.

LES CONFLITS CONJUGAUX, D^r Jean-G. Lemaire.

L'ACTION ÉDUCATIVE EN MILIEU OUVERT, Guy Vattier.

ÉMOTION, ANGOISSE ET MALADIE, Jean Barbé.

PSYCHOLOGIE PRATIQUE DES ÉLÈVES DE 7 A 12 ANS, Roger Mucchielli.

L'ADOPTION, P^r Clément Launay, D^r Michel Soulé et Simone Veil.

GUIDE DE LA JEUNE MÈRE, D^r Léon Kreisler.

L'ENFANT DE DEUX A DIX ANS, Y. Toesca.

© LES ÉDITIONS E S F 1975 ISBN 2.7101.0085.1

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon.

A ma femme

TABLE DES MATIÈRES

PROJET : FACE A LA CRISE ACTUELLE, RÉINVENTER LE ROLE DU PÈRE	11
---	----

PREMIÈRE PARTIE

L'IMAGE DU PÈRE AUX DIFFÉRENTS AGES DE L'ENFANT

CHAPITRE I - L'IMAGE DU PÈRE AUX DIFFÉRENTS AGES DE L'ENFANT ET DE L'ADOLESCENT	21
La première période de la vie de l'enfant ; la découverte tardive du père ; la mauvaise image et la bonne image	21
L'image du père à la deuxième période (1 an-3 ans)	25
L'image du père et le Complexe d'Œdipe	26
La source religieuse de l'image du père	28
L'âge de 5-6 ans et l'image dramatique du père	31
La diversité des enfants	36
Les fantasmes et leurs rôles	37
L'image du père pendant la « période de latence »	39
L'image du père de la puberté à l'adolescence	40
En résumé : les deux grandes périodes de l'image du père ..	40

DEUXIÈME PARTIE

LA CRISE PATERNELLE

CHAPITRE II - LA CRISE PATERNELLE, SOMMET DE LA MUTATION GÉNÉRALE	47
Simple constat préliminaire de la crise paternelle	48
La mutation sociologique globale	49
La mutation psychologique - La crise personnelle	51
L'appauvrissement de l'image et du rôle du père	54
L'extension du rôle de la mère. L'image actuelle de la mère.	62
L'appauvrissement paternel, l'extension maternelle et la nouvelle vie familiale	65
Conclusion	67

CHAPITRE III - LES CARENCES PATERNELLES ET LEURS SIGNIFICATIONS	69
Les absences physiques du père	70
Les absences morales du père	77
La séparation des parents.....	82
Le décès du père	84
Les abandons contemporains	87
CHAPITRE IV - LES CARENCES PATERNELLES ÉCLAIRÉES PAR LEURS CONSÉQUENCES PATHOLOGIQUES	93
Les événements traumatisants	94
Les suites pathologiques des carences, malfaçons et abus	96
Les types de carence paternelle et les types de troubles psychiques	100

TROISIÈME PARTIE

LE ROLE NOUVEAU DU PÈRE

CHAPITRE V - LA DÉCOUVERTE DU ROLE PATERNEL ET SES EFFETS SELON LES PERSONNALITÉS	119
CHAPITRE VI - LA NOUVELLE AUTORITÉ, SES SOURCES ET SES MOYENS	129
Le fondement demeure	129
Dominer la concurrence actuelle des modèles	133
La nouvelle autorité	134
Autorité de coopération et de dialogue	135
Le père observé et jugé	139
Les sources et les conditions de l'« aura » paternelle.....	141
CHAPITRE VII - LES VARIABLES ÉDUCATIVES : LES PERSONNALITÉS DU PÈRE, DE LA MÈRE, DES ENFANTS	151
Principes	153
Les cas-problèmes	156
CHAPITRE VIII - DEUX EXEMPLES : L'ASSISTANCE SCOLAIRE ET L'ASSISTANCE SEXUELLE DU PÈRE	175
L'assistance scolaire du père.....	176
L'assistance sexuelle du père au garçon.....	177
CONCLUSION : OUVRIR POUR MAINTENIR	187
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	191

PROJET

FACE A LA CRISE ACTUELLE RÉINVENTER LE ROLE DU PÈRE

« Rappelle-toi que ton fils n'est pas
ton fils, mais le fils de son temps ».
CONFUCIUS.

Le rôle de la mère et les carences maternelles retiennent depuis longtemps l'intérêt des psychologues et des éducateurs. Ce thème considérable a presque bloqué la psychologie des relations familiales. Sous l'influence heureuse de la psychanalyse, les manques ou les excès de l'amour maternel ont engagé une littérature immense. Et souvent répétitive. Le Complexe d'Œdipe est devenu l'une des notions psychologiques les mieux décrites et publiées ; la carence ou la surprotection maternelle, la mère absente, la mère négligente, la mère étouffante, la mère captative, ont donné lieu à de nombreuses études, à des avertissements bienfaisants.

Sur les difficultés maternelles elles-mêmes, observons, dans l'abondance des analyses, la curieuse absence ou la faiblesse de l'analyse sociologique. Malgré l'impressionnante mutation que vit notre société, psychologues et psychanalystes répètent les analyses les plus classiques. Les sociologues s'abstiennent. On dirait que les sources inconscientes, leur maturation ou leur dévoiement sont imperméables aux imprégnations sociologiques. Celles-ci pourtant agissent aussi à des niveaux subconscients ou inconscients. Qu'elles aient été hier puissantes, massives et conservatrices, qu'elles soient aujourd'hui faibles, dispersées et révolutionnaires, cela n'a-t-il aucune portée ? La portée est immense, au contraire. Il est peu raisonnable — et il est totalement inefficace —

désormais de décrire un groupe maternel désinséré, intemporel. Comme si l'on avait affaire à la mère et à l'enfant de tous les temps. Comme si rien de nouveau — de gravement nouveau — n'était advenu. Comme si l'immense crise morale, psychologique et sociale que nous vivons n'avait fait qu'alourdir les processus habituels et les difficultés connues. Nous ferons voir au contraire que l'être conscient et l'être inconscient reçoivent le contrecoup du séisme psychologique que nous connaissons. Nous reconnaitrons que le Complexe d'Œdipe lui-même s'en trouve modifié, non pas aggravé, mais amoindri. Dès lors le statut et le rôle actuels des mères seraient, eux aussi, à réexaminer, psychologiquement et sociologiquement.

Du moins les très nombreuses et diverses études conduites sur les thèmes maternels pourront-elles être les supports de cette révision. Il n'en est pas ainsi pour la mutation actuelle du rôle paternel. Mises à part les études du P^r M. Porot (18) et du P^r J.-M. Sutter avec H. Luccioni (12) * le statut et le rôle des pères n'ont guère été étudiés, ni avant, ni depuis la crise. Cette relative omission est évidemment pleine de sens : tandis que la présence maternelle agit au profond de l'être et l'enserme dans des prises confuses et puissantes, la présence paternelle, pensait-on, représente une instance éducative importante mais beaucoup plus claire et banale. La crise nous paraît avoir maintenant atteint ses plus hautes eaux. Elle est étale. Les politiques optimistes n'ont peut-être pas tort d'escompter qu'un nouveau style de vie personnelle et sociale — une « nouvelle société » ou une « société nouvelle » — fera apparaître bientôt, dans le vide contemporain, ses antennes. Aucune crise n'a été sans relèvement, aucune crise n'est restée une crise. Une crise signifie qu'un renouveau se prépare. Cette « Renaissance » surgira à échéance indéterminable devant des hommes peut-être étonnés. Dans l'intervalle, dans le creux de la vague, les institutions, l'organisation politique, la vie religieuse peuvent, vaille que vaille, et à travers quels soubresauts ! attendre. Mais la vague a battu fortement la falaise même, longtemps hors d'atteinte : elle a sapé les normes familiales dans leurs fondements.

Il est indispensable de colmater, au plus tôt et au plus sûr, cette brèche béante. La vie familiale, la formation psychologique de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse, les rapports du mari et de la femme, leurs relations avec leurs enfants, ce sont des instances urgentes. Elles ne sauraient accepter de longs délais. Toute une génération pâtit actuellement de l'énorme crise. C'est elle d'ailleurs qui en montre le

* Ces chiffres renvoient à la bibliographie en fin d'ouvrage.

mieux la profondeur et la gravité par sa nervosité, son désarroi, son retrait ou sa révolte. Tous les jeunes ne sont pas révoltés, mais la solidarité juvénile et l'impression de vivre une épreuve et une espérance communes rassemblent aisément les plus calmes autour des plus violents. Avec fracas ou à bas-bruit, de façon agressive ou oblique, sont mises en accusation la valeur et la signification de la société des adultes, sa manière d'accueillir les jeunes, son autorité, qu'elle soit une autorité de pression ou même une autorité de conseil.

Ce qui est récusé, c'est — de façon globale ou partielle, violente ou discrète — le rôle directeur de la famille, et principalement *le rôle des pères*. Les rôles maternels sont si profondément reconnus dans l'être même des enfants, si puissamment charnels, qu'ils ne ressentent qu'à un moindre degré la violence des contestations. En outre, les missions de la mère sont si fondamentales, si indispensables, qu'elles sont pour une part protégées. Au contraire, le rôle des pères ne repose pas sur des bases vitales. Le rapport paternel n'est pas ressenti physiquement, charnellement. Dans la meilleure hypothèse, il est fondé sur l'affection, une certaine admiration, un respect tacite. Ces deux derniers sentiments sont liés, pour une bonne part, aux structures sociologiques. La grande distance que les ethnologues signalent à cet égard entre différentes populations archaïques, et entre elles et nous, le montre bien. Aussi le rôle des pères a-t-il subi beaucoup plus durement que le rôle maternel la tourmente contestataire. Il y a souvent succombé. Il ne renaîtra pas, tel quel, de ses cendres. Pour qu'il retrouve sa place, qui est indispensable à l'équilibre des enfants, de la mère, — et du père lui-même — il y a lieu de le *réinventer*.

Il n'est pas inattendu que la relation paternelle reçoive de la crise de civilisation les coups les plus sourds et peut-être les plus douloureux. Source, exemple et symbole de l'autorité, c'est principalement cette valeur symbolique qui l'expose. L'anthropologie montre comment les impressions personnelles ou collectives trouvent dans leur expression symbolique leur plus grande intensité. Le rôle ancien des pères, symbole d'une vie sociale que les jeunes tiennent pour mauvaise ou pour dépassée, se trouve ainsi obéré, selon les situations familiales et les personnalités en présence, des malédictions, des critiques ou des sourires de la jeune génération. C'est à ces condamnations ou à ces contestations majeures ou mineures que les pères doivent répondre, positivement et de façon urgente.

Réponse réfléchie pourtant, — non pas du tout solution de fortune. Des rapetassages qui chercheraient à renflouer le navire en colmatant d'étoupes dérisoires des voies d'eau béantes seraient aussitôt

emportés. *C'est une révision profonde* — elle ne serait déchirante qu'à des regards obstinés ou peureux — *que nous voudrions proposer*. Une révision positive et dynamique, puisqu'elle porterait quatre signes non trompeurs : *sa nouveauté, sa difficulté de départ* par rapport aux facilités d'antan, et, nous pensons pouvoir le montrer, *son efficacité, sa nécessité*. Celle-ci à elle seule suffirait. Car le rôle de père doit être, coûte que coûte, tenu. Les recherches les plus actuelles affirment sa bienfaisance et sa portée. Elles soulignent d'un trait noir son absence ou ses malfaçons. La psychanalyse la plus récente et la plus ouverte le rappelle fortement : le père doit continuer d'apporter — mais autrement que dans le passé — *la Parole et la Loi*. Il doit tenir *le Discours*, qui assure, fortifie, éduque.

Mais il n'est plus possible qu'il le tienne à la manière sommaire, et alors efficace, des temps révolus. Plutôt que de s'épuiser à remonter le flot avec les gestes désordonnés et inefficaces de ceux qui viennent de perdre pied, ne vaut-il pas mieux s'installer sur la berge — le temps d'une lecture et d'une réflexion — afin de bien reconnaître le courant nouveau et de le définir ? Cette halte d'examen et de libre détermination, nous la proposons ici aux pères d'aujourd'hui, afin qu'ils découvrent le nouveau rôle des pères et leur nouveau discours.

Ce n'est pas seulement aux pères que nous la proposons. Aux mères aussi. Et, bien entendu, aux fils et aux filles parvenus à l'âge de juger.

Aux mères, parce que les alarmes, les difficultés que leur valent les affaisements paternels sont fréquentes. Il arrive que, sans grand dommage, la mère tienne quelques emplois qui seraient mieux assurés par le père, et vice versa. En tout cas, les deux rôles s'articulent l'un à l'autre, et, dans les circonstances un peu difficiles, s'épaulent. Cependant, si les tactiques doivent se conjuguer, la stratégie appartient au père. Non pas qu'il doive songer à l'arrêter seul et à l'imposer unilatéralement. Les dictatures conjugales et éducatives qui n'ont jamais été légitimes ne sont même plus possibles. C'est d'une concertation qu'il s'agit ; mais d'une concertation, souvent tacite d'ailleurs, dont le père est le maître d'œuvre.

Le père est confronté à une situation familiale générale, à un problème d'ensemble auquel il s'efforce d'apporter une réponse d'ensemble. Il cherche à arrêter quelques principes directeurs auxquels on s'attachera pour fournir aux enfants de jeune âge une guidance, plus tard une référence fondamentale. Les jeunes éprouvent confusément que les concours parentaux sont bienfaisants ou nécessaires (selon les personnalités) à leur équilibre, au moment même où ils revendiquent

leur affranchissement. Ces deux attitudes des jeunes, l'une de dépendance non déclarée, la seconde d'indépendance affirmée, ne se contredisent pas. Elles intéressent deux plans différents de la personnalité. C'est au plan subconscient et secret qu'enfants, adolescents, jeunes gens même éprouvent le prestige paternel — s'il a su se protéger ou se reconquérir — et le besoin de la présence familiale. Celle-ci se démultiplie : à la mère d'assurer une exigence affectueuse et tendre, au père la présence de la Loi, c'est-à-dire de ce qu'il faudrait être et de ce qu'il faudrait viser. Nous disons bien la Loi, ou la Règle. Ces mots graves nous inquiéteraient-ils ? Nous aurions tort pour deux raisons. D'abord parce que la teneur de la loi, le contenu de la règle, restent à fixer : ce sera l'objet de notre dernière partie. Ensuite parce que, nous l'affirmons, le père doit continuer de signifier la présence de la loi. Ne prenons pas texte ou prétexte des situations familiales — nombreuses — qui de nos jours ne permettent plus aux présences maternelle et paternelle de s'exercer. Ces tentatives manquées montrent seulement qu'il y a place pour des actions mieux orientées. Une réussite est plus significative que deux échecs. L'échec ne porte sens que s'il est total, unanime. Partiel, et même nombreux, il signale seulement la malfaçon ; il dit que le succès est possible.

Mais, montrant ce qu'il ne faut pas faire, nous dirons le moins possible ce qu'il faut faire. Pour deux raisons, dont chacune serait suffisante, et qu'il vaut la peine d'énoncer en ordre et avec soin :

1°) Nous prendrons acte de la diversité des personnalités chez les pères et les mères, chez les fils ou les filles. Elle interdit les analyses absolues et les règles catégoriques. C'est le moment de rappeler avec le bon sens populaire que « ce qui est bon pour l'un est mauvais pour l'autre ». Ici, c'est deux fois vrai, puisque ni tous les pères entre eux, ni tous les enfants entre eux ne se ressemblent. Il est plusieurs manières de se bien conduire et de bien conduire sa vie. L'une des sources du gâchis familial actuel tient sans doute en ce que plusieurs parents désorientés ont réagi à l'agitation ou au désordre de façon un peu aveugle, au nom du principe affolé de l'autorité paternelle. Ils ont tenté d'appliquer chez eux les manières de faire et de vivre qu'on leur avait vantées, chez des amis, ou dans des revues. Mais l'éducation ne s'exporte pas. *A chacun sa vérité.* A chaque père, selon son caractère, son style de présence, la charge de trouver, pour chacun de ses enfants, un style d'acceptation, une manière d'entendre la Parole, de recevoir la Loi et de suivre la Règle. La recherche d'une uniformité des conduites paternelles serait dérisoire ; la recherche d'une uniformité des conduites juvéniles serait absurde. Il faut accepter

chez le « nerveux » Paul des conduites que le « flegmatique » Fernand ne présente jamais, tolérer chez Paul un langage à l'emporte-pièce qui tranche sur la parole lente et mesurée de Fernand, savoir que Paul fabulera souvent, grossira ses histoires et qu'il serait déraisonnable pourtant de le taxer de mensonge. Il ne ment pas, il rêve tout éveillé. Ce n'est pas encore ici le lieu d'ouvrir la liste des différenciations personnelles et des indications qu'elles fournissent pour le rôle du père (v. chap. VI et VII). Arrêtons-nous à dire, globalement, que s'il n'est qu'une morale, il y a plusieurs moralités. Et nul n'est tenu d'en copier une autre, qui serait bien en peine de montrer qu'elle est la meilleure ou la seule.

Ce sera — nous l'espérons — l'une des nouveautés de notre analyse de ne pas aboutir à des avis qui prétendraient être vrais pour tous les pères et pour tous les enfants. On a trop souvent déçu les parents en leur offrant des études de l'Enfant, alors qu'ils n'ont affaire qu'à *des* enfants et à *leurs* enfants. Nous ne joindrons pas au mythe de l'Enfant-omnibus, le mythe du Père-passe-partout.

2°) La seconde raison est qu'il convient de laisser au lecteur sa liberté. Même si, lorsque la situation menace, ou lorsque les responsables ne disposent pas des ressources de décision nécessaires, un ferme conseil serait licite et attendu, il faut constater que notre temps récuse le conseil. Il n'accepte que des informations. Prétention déraisonnable, diront certains. Non pas : c'est — spécialement lorsqu'il s'agit des pères — signe de libération, de maturation, de responsabilité. L'exigence de la liberté de décision est l'un des effets de l'effondrement — sur d'autres points non compensé encore — des anciennes contraintes collectives. Inconsciemment reçues, elles ne laissaient aux individus qu'une liberté d'illusion, si elles assuraient à la vie collective une grande tranquillité. Mises à part quelques révolutions espacées, analogues à des éruptions ou à des séismes, le groupe social enserrait les adultes et les jeunes dans des règles de conduite et de pensée qui lui valaient une homogénéité contrainte et un cours confortable. Sous l'effet, sans doute, des guerres successives, ces cohésions inconsciemment obéies ont, presque partout, craqué. Libérant les personnes, cette révolution les a livrées, selon leur fortune, à leurs passions ou à leur jugement, à leurs instincts ou à leur réflexion. Les enfants et les adolescents, bien plus encore les jeunes gens, l'éprouvent jusqu'à une sorte d'ivresse. La fougue, l'entrain, le désir d'indépendance, la volonté de novation ont toujours marqué le jeune âge. Mais ces élans, naguère freinés et maîtrisés par la puissance impavide de l'armature sociologique, reçoivent maintenant, du fait de la dissolution générale

des contraintes sociales et morales, une extraordinaire puissance d'explosion.

A dire le vrai, il est peu probable que, comme malgré nous, notre information ne franchisse jamais la barrière de la non-directivité. Nous demanderions alors à nos lecteurs de comparer deux avis également autorisés : le P^r Ferry (de Paris-Nanterre) pense qu'« adopter une attitude non-directive, c'est prendre une distance vis-à-vis des modèles traditionnels » ; le P^r Snyders (de Paris-Sorbonne) répond que « la non-directivité peut jouer un rôle conservateur par sa méconnaissance des réalités socio-économiques ». Or, c'est de ces réalités de la vie sociale actuelle qu'il nous faudra partir ; et ce sont elles qui devront nous signaler les novations et les directions souhaitables. Ce sont elles qui, parfois, par le seul fait qu'elles se révèlent, porteront des enseignements. Nous tenterons, autrement dit, de « prendre une distance vis-à-vis des modèles traditionnels », sans méconnaître les réalités sociales et psychologiques que nous avons pour tâche de faire apparaître.

DE L'ENFANT

L'ASSISTANCE SCOLAIRE DU PÈRE

Sauf le cas où la situation professionnelle du père l'en empêche (absences, travail prolongé), l'assistance scolaire du père est de grande importance. Non pas qu'il doive nécessairement (les circonstances très diverses de la vie familiale empêchent ici de songer à des règles) s'occuper directement du travail des enfants, faire apprendre les leçons, surveiller les devoirs, la préparation des compositions et des examens. L'essentiel est que, si le père et la mère ne peuvent se partager ces tâches, le parent qui s'en charge soit investi de l'autorité et de l'attention de l'autre, qui doit à son arrivée s'informer, s'intéresser, complimenter, réprimander ou encourager. La scolarité — importante pour l'équilibre de l'enfant — doit être assumée en commun.

Mais, même s'il ne peut veiller au travail « à la maison », le père détient plusieurs missions. A l'école l'enfant affronte de multiples conflits. Ils sont, on l'a souvent dit, une première rencontre avec la vie et ses deux exigences fondamentales : une tâche à accomplir et à soumettre à un contrôle, une concurrence conflictuelle à affronter en classe, dans les jeux, à travers les agressivités réciproques, quelquefois redoutables. Ajoutons les exigences scolaires successives des parents, des maîtres, de l'amour-propre, de la société. Le rôle des parents est délicat. Il devrait être de veiller sans dramatiser, d'exiger sans violence, même verbale, d'encourager constamment sans tomber dans l'apitoiement. Or, dans ce rôle partagé entre père et mère, le père détient le rôle d'équilibreur.

L'école — dont Anna Freud a expliqué la très bienfaisante action d'hygiène psychologique — ouvre à l'enfant la rencontre avec un adulte extra-familial qui est « le maître » ou « la maîtresse », des amitiés et des conflits, l'effort, enfin la découverte de pouvoirs imprévus. C'est à l'école que l'enfant met en place, à côté du Surmoi reçu des parents le Surmoi complémentaire du groupe social *. Il échoit au père de les associer, puis de les fondre. Mais c'est à l'école et par l'école que l'enfant apprend à bloquer en lui le désir et l'évasion magique du jeu au profit du travail : un coup de sifflet, un battement de mains,

* Cette notion psychanalytique évoquée à propos de l'école nous donne l'occasion d'exprimer le regret que l'apport scolaire de la psychanalyse soit compromis par certaines outrances. C'est ainsi que Strachey « décrit deux attitudes devant la lecture : celle de la succion qui correspond à la première phase orale, et celle de la mastication, contemporaine de la deuxième phase orale » (8, p. 490). Abraham et Fenichel « ont assimilé la lecture à une véritable incorporation par l'œil, l'enfant désirant voir pour détruire, puis s'assurer qu'il n'a pas détruit » (8, p. 491). On adhère mieux à la description de Decobert et Diatkine : « ce qui rend l'école attirante, c'est (...) une multiplicité de sublimations de l'activité génitale et de la sauvagerie d'un plaisir non culpabilisé » (8, p. 489). Il suffit à nos yeux de supprimer l'adjectif et de parler de l'activité tout court. Que l'activité générale de l'enfant (ou de l'adulte) soit d'essence « génitale » c'est une affirmation de principe des psychanalystes.

le jeu cesse d'un coup, la classe commence. Ce profit fondamental pour la construction de la personnalité, le père doit l'encourager en entourant l'école d'une part de son prestige fondamental.

C'est aux deux parents, mais peut-être principalement au père, s'il a pu opérer la distanciation générale que nous avons décrite, de veiller aux grands moments de la vie scolaire : entrée à la grande école, promotion de classe, passage au second degré, changement de cycle, adaptation à de nouveaux maîtres, à de nouvelles exigences intellectuelles. Il y a, au début des années scolaires, spécialement pour les enfants émotifs-introvertis, une phase souvent délicate. La difficulté puise à plusieurs sources : nostalgie du maître ou de la maîtresse bien-aimés, crainte ou refus devant le nouveau, désarroi devant des méthodes, règles et manières inconnues. Certes, instituteurs et professeurs s'ingénient le plus souvent à faciliter les transitions. Hélas ! près de 10 % d'entre eux sont des auxiliaires assez souvent sans âge, sans expérience psychologique et pédagogique, quelquefois sans zèle ou sans valeur. Les personnalités fragiles sont alors exposées au trouble : en ce cas, les débuts scolaires ou les moments de passage sont bien, comme l'écrivent les psychanalystes, « au carrefour du refoulement, du symptôme (névrotique), de la formation réactionnelle ou de la sublimation ». Si celle-ci s'accomplit bien, elle provoque désir de connaître, désir de savoir, désir de réussir. Les parents ont un rôle à tenir pour qu'elle réussisse, c'est-à-dire pour que l'enfant inquiet projette sur les objets scolaires l'attention et l'amour que, plus jeune, il dirigeait vers lui-même et qu'il y ramènerait encore, névrotiquement, si ces objets scolaires n'attiraient pas son Moi comme des objets d'idéal.

L'ASSISTANCE SEXUELLE DU PÈRE AU GARÇON *

Pour plusieurs raisons, l'éducation sexuelle au collège nous paraît inutile ou dérisoire : les parents sont, dans ce domaine, les seuls éducateurs possibles. A l'heure où des magazines, des films, des boutiques ouvertes largement déversent, sous couleur d'érotisme, ce qui n'est que de la plus basse pornographie, les enseignements familiaux sont plus que jamais nécessaires, pour informer, pour prévenir et protéger. Il est possible, mais il doit être rare, qu'après la puberté les enfants soient ignorants des processus sexuels. On a cité pourtant, récemment encore, des exemples étonnants d'une naïveté charmante, qui ne s'expliquent

* Il paraît logique, naturel et plus facile que le père s'adresse aux garçons, la mère aux filles.